

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

| | | | | | |
|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|-------------------------------------|--------------------------|
| 10X | 14X | 18X | 22X | 26X | 30X |
| <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input checked="" type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |
| 12X | 16X | 20X | 24X | 28X | 32X |

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LES MEURTRIERS DE L'HÉRITIÈRE.

DEUXIÈME PARTIE.—LA FAMILLE MARTIN.

XI

—Parfait ! fit le notaire.

—Oui, parfait ! s'écria à son tour, M. de Noiville. Cette lettre est charmante. Cela veut dire qu'elle ne pense plus à ce Robert. J'en étais sûr ! Voyez-vous c'est le résultat de ma conduite sage et raisonnée. Lorsqu'elle m'a confié son amourette, en me demandant de renoncer à sa main, si j'avais eu l'air de croire à ce rêve de pensionnaire, d'hésiter ; si j'avais discuté avec elle, j'étais perdu ! J'ai tenu ferme, traité cela par-dessous jambe, montré de la volonté, de l'autorité. Cela a suffi. Cela l'a domptée ! Elle a senti un maître, un homme qui savait et qui ne se laisserait pas mener. Les femmes sont toutes ainsi. Cédez ! elles abuseront ! Résistez ! elles céderont. Voyez-vous, la femme est un être faible. Soyez de fer, cela lui inspire confiance, admiration, et elle s'abandonne à celui qui doit la diriger et qu'elle sent supérieur à elle. Et le comte se frotta les mains.

—Allons ! répliqua

le notaire, j'espère que vous n'êtes plus jaloux ni inquiet.

—Oh ! pas le moins du monde, à présent.

—J'étais bien convaincu aussi, poursuivit Me Ferté, que tout était terminé du côté du médecin. Dans quinze jours, quand je reverrai Jeanne, elle en aura perdu le souvenir.

—Parbleu ! Puis, une fois mariée, je vous réponds qu'elle ne pensera plus qu'à moi ! Une fois qu'elle sera ma femme, cela me regarde, et je réponds de tout !

—Alors, rien ne vous retient plus à Saint-Maur ?

—Absolument rien !

—Partons donc !

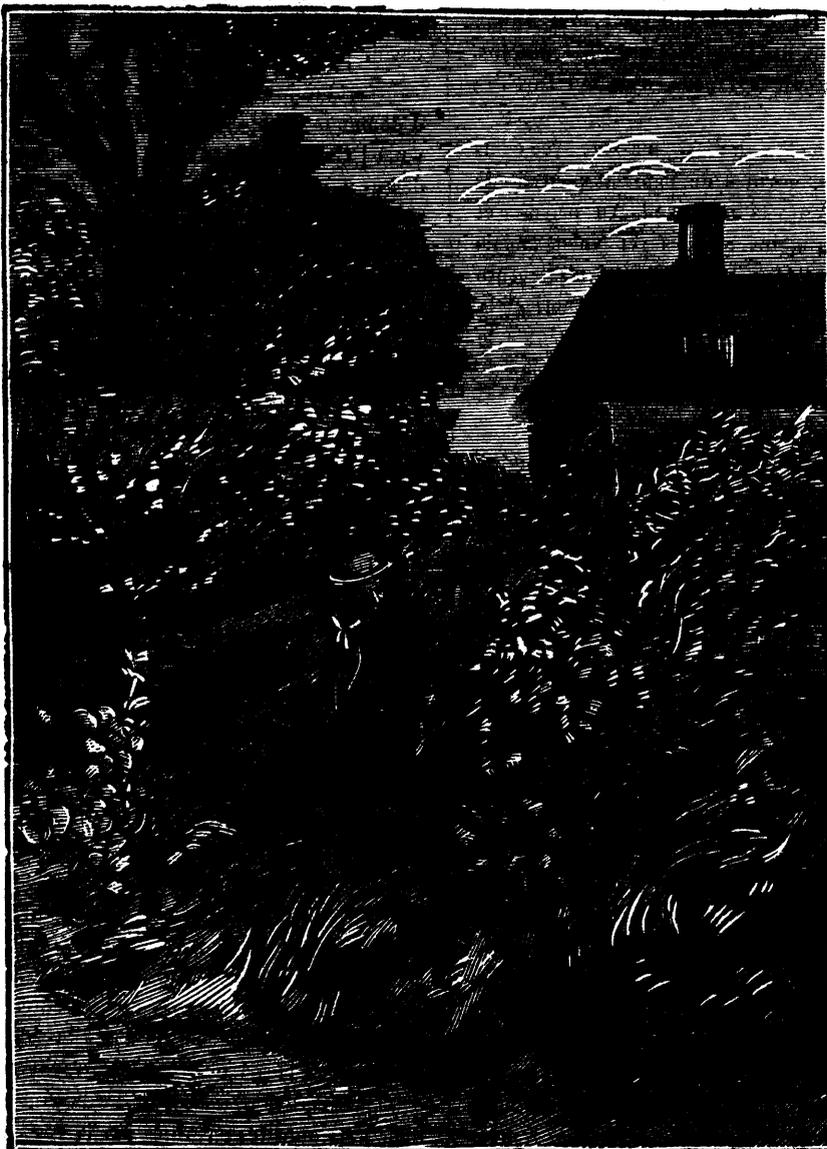
Le notaire régla sa dépense, et les deux hommes, enchantés l'un de l'autre, d'eux-mêmes et de leur opinion sur les femmes et l'amour, se dirigèrent, devisant de l'avenir, vers la gare du chemin de fer, où ils prirent le premier train descendant sur Paris.

Tout le temps, Désiré les avait suivis, sans qu'ils s'en aperçussent

—Bien, murmura-t-il en voyant s'éloigner le train. Les voilà partis, et je reste seul !

XII.

Désiré, ainsi qu'on s'en doute, n'avait pas perdu grand'chose de la conversation du notaire et du comte de Noiville. Embusqué derrière une épaisse charmille qui le protégeait contre tous les regards, il avait pu, d'ailleurs, pénétrer facilement dans le jardin, sans être remarqué ; ces sortes d'établissements de la banlieue parisienne étant presque abandonnés pendant la so-



Minute, fit-il, soyons prudent. On dirait qu'on passe ici tous les jours.

maine, et le jardin n'étant clos que d'une mauvaise haie à travers laquelle rien n'était plus simple que de s'introduire, surtout pour un être menu tel que l'était le benjamin de la mère Martin.

—Maintenant, se disait Désiré, en revenant de la gare du

chemin de fer et se dirigeant de nouveau vers le pensionnat, puisque me voilà maître du terrain, mettons les circonstances à profit. D'abord, il faut, du moment où je reste, me trouver un domicile, mais un de ces domiciles qui n'attirent point l'attention et où je n'aie point à compter avec la curiosité des voisins et du propriétaire ! Voir, sans être vu ! Remarquer sans être remarqué ! Surveiller sans être surveillé. Voilà ce qu'il me faudrait ! Où trouver cela ?

Et le gamin s'avangait, pensif, regardant autour de lui comme s'il eût dû y trouver la solution du problème compliqué qui le préoccupait. Mais, tout en marchant, tout en regardant, il continuait de se rémémorer la conversation surprise par lui.

— La demoiselle ne retourne à Paris que dans quinze jours ! Quinze jours devant moi ! c'est plus qu'il n'en faudrait pour raser la butte Montmartre. Et ma besogne est moins longue. Ce serait bien le diable si je n'en venais pas à bout ! Mais qu'est-ce que c'est que ce médecin, ce Robert Dauray ? Où perche-t-il celui-là ? Et faudra-t-il aussi compter sur lui ? Enfin, qui vivra, verra !

Tout en soliloquant ainsi, le petit scélérat était parvenu jusqu'au pensionnat, dont il examinait la façade d'un œil furtif et sournois.

— Murs très hauts ! grommela-t-il. Porte massive avec clous à larges têtes ! Fenêtres grillées, garnies de panneaux en fil de fer, au rez-de-chaussés. Matin, en voilà un luxe ! Au premier et au deuxième étage, fenêtres non moins grillées et volets épais qu'on doit fermer soigneusement tous les soirs. On n'se refuse rien là-dedans. On voit bien que c'est un pensionnat pour " la haute ! " Allons, de ce côté-ci, c'est la Roquette ! Inspectons le " bazar ", sous ses autres faces.

Ceci dit, il obliqua vers la gauche. Là se dressait la chapelle appuyée au mur d'une habitation voisine.

— C'est impraticable de ce côté, murmura le jeune bandit. Rien à " faire " par ici ! Voyons à droite.

À droite, commençait une ruelle qui longeait cette partie des murs du pensionnat, toujours sort élevés.

Quelques branches d'arbres séculaires étendaient leur feuillage par-dessus les murailles et couvraient le chemin d'une sorte de dôme de verdure. La ruelle ainsi ombragée, allait jusqu'au talus du chemin de fer, bordée d'un côté par la clôture du pensionnat, de l'autre par des champs et les haies de quelques jardins mal cultivés. Dans toute cette étendue, on n'apercevait qu'une seule maison d'habitation ; et encore cette maison, fort délabrée, aux volets pendants, aux fenêtres sans vitres, paraissait abandonnée depuis longtemps.

Du reste, sur la barre d'appui d'une de ces fenêtres, un écriteau de bois portait, en grosses lettres à demi effacées par la pluie, cette mention :

PROPRIÉTÉ A VENDRE.

La susdite propriété se composait d'un rez-de-chaussée surélevé de quelques marches, d'un premier étage et de mansardes. Un mur la bornait sur la ruelle, et, dans ce mur, il y avait une large baie fermée d'une porte double à barreaux de sapins à moitié brisés. Devant cette porte, c'est-à-dire de l'autre côté de la ruelle, le mur du pensionnat était lui-même percé d'une petite porte, batarde, peinte en vert.

— Oh ! oh ! fit Désiré. Je me doutais bien qu'il devait y avoir, au moins, deux issues au terrier ; voilà une porte à laquelle, si je ne me trompe, j'aurai un jour ou l'autre deux mots à dire. Voyons si la conversation sera facile

Et, s'approchant de la porte, il se mit à l'inspecteur soigneusement d'un œil de connaisseur.

— Bon ! murmura-t-il, l'air satisfait. Serrure de camelotte. La mère en a des tas comme ça, dans sa boutique ! S'il n'y a pas de verrous à l'intérieur, ce n'est pas là de quoi m'arrêter ! Ce doit être une porte de décharge pour le jardinier.

Ceci constaté et conclu, Désiré continua son inspection jusqu'au talus du chemin de fer, puis revint sur ses pas.

— C'est la partie faible de la citadelle, se disait-il. C'est par ici que je dois établir mes batteries. Mais, avant tout il faudrait savoir ce qui se passe à l'intérieur et comment la baraque est agencée. Les petites filles doivent aller et venir, jouer dans le jardin, avoir des dortoirs, ou des chambres spéciales, pour les grandes, des habitudes réglées. J'ai besoin de connaître tout cela ! Je donnerais bien " quat'sous " pour avoir un observatoire.

Et le gamin rêveur se reprit à regarder autour de lui. Tout à coup il se frappa le front. Son œil vif et faux venait d'apercevoir pour la seconde fois la maison abandonnée.

— Que je suis godiché ; se dit-il. Eh bien, et cette cahute ? J'demande un observatoire. Boum ! servez l'observatoire ! Le voilà ! Ça domine les murs du pensionnat. Et un domicile, par dessus le marché. J'ai même idées que le concierge ne viendra pas m'y présenter sa quittance. Seulement, comment pénétrer là dedans ?

Ce ne fut pas long ! Désiré, en moins de cinq minutes, et sans être dérangé, car il ne passait personne par cette ruelle isolée pendant des journées entières, eut écarté l'un des barreaux vermoulus de la porte à claire-voie et ouvert ainsi un espace très suffisant pour l'introduction de son corps maigre de gamin vicieux, et se trouva de l'autre côté de la barrière dans une espèce de cour où l'herbe poussait à loisir.

— Là ! fit-il d'un air triomphant. Cordon S. V. P. ! Le plus difficile est fait à présent !

Il s'avanga à pas de loup en se courbant pour n'être point aperçu du dehors s'il survenait quelque promeneur, vers la maison délabrée, qui semblait avoir été bâtie là juste pour servir de sinistres projets.

Mais, en marchant le nez penché vers la terre, Désiré regardait le sol, et, en regardant le sol, il constata que l'herbe avait été foulée depuis peu et portait l'empreinte d'un certain nombre de pieds grossièrement et lourdement chaussés.

— Oh ! oh ! grommela le nouveau locataire ; on dirait que d'autres, ou un autre, viennent ici... y sont venus... et il n'y a pas longtemps...

Désiré se gratta le nez, arrêté sur place, hésitant.

— Bast ? reprit-il. Ce sont des gamins du pays qui viennent à la maraude.

En effet, maintenant, sur les côtés de la maison, il apercevait le commencement d'un assez vaste jardin qui devait s'étendre derrière la bâtisse. On entrevoyait des arbres à fruits, des massifs, des buissons, tout cela sans entretien, et des allées dont les sinuosités envahies par la végétation étaient à peine indiquées.

Ce fut de ce côté que Désiré se dirigea, jugeant qu'il serait mieux caché et plus libre de ses mouvements, au milieu de tout ce fouillis. Et ce fut en se glissant à travers les arbustes qu'il aborda la maison par derrière, pensant qu'il devait, là aussi, se trouver une entrée, plus solitaire et mieux abritée, des regards indiscrets que celle qui donnait sur la cour.

Son calcul était juste. Mais il s'arrêta de nouveau au bout de quelques pas. Des branches fraîchement brisées jonchaient le sol.

—Minute ! fit-il. Soyons prudent. On dirait qu'on passe ici tous les jours. Est-ce que la " cambuse " aurait des locataires ! Malheur !

XIII

Il nous faut, maintenant, retourner à Paris, chez Julie, où il allait se passer une scène, assez indifférent en apparence, mais qui exercera par ses conséquences, une influence trop considérable sur la suite des événements pour qu'il nous soit permis de la passer sous silence.

Désiré venait à peine de s'éloigner, après le court entretien que nous avons rapporté précédemment, lorsqu'on frappa de nouveau à la porte de la chambre occupée par la fille naturelle du comte d'Esparre.

Aux temps de sa misère, Julie n'entendait jamais frapper à cette porte sans un léger sentiment d'inquiétude ; elle craignait toujours que ce ne fût quelque créancier criard ou quelque porteur de mauvaise nouvelle.

Aujourd'hui qu'elle se sentait riche, rien de pareil. Qu'avait-elle à craindre, ayant de l'or plein ses poches ? Aussi ce fut sans hésiter que Prosper alla ouvrir, ne prenant pas même la précaution de demander qui était là.

Devant lui, il aperçut les deux agents interlopes, Furet et Chatoyant, " la Quille et la Boule ", bien facile à reconnaître pour peu qu'on les eût rencontrés une seule fois en sa vie.

Chatoyant, incliné aussi en avant que le lui permettait sa rotondité, souriait.

Furet, sanglé dans son col, restait droit et lugubre.

—Pardon de vous déranger, dit Chatoyant de son air le plus gracieux.

Puis, s'avancant dans la chambre et s'adressant à Julie :

—Veuillez accepter, belle dame, les hommages et les félicitations de mon honorable ami, ainsi que l'expression de mon parfait dévouement.

Prosper avait froncé le sourcil à la vue des deux personnages, se doutant bien du motif qui les amenait.

—Que désirez-vous, messieurs ? demanda la jeune fille, se tenant également sur la réserve. M'apportez-vous la nouvelle d'un second héritage ?

—Hélas ! non, chère madame, soupira Chatoyant ; et croyez que nous en avons le plus vif regret.

Disant cela, Chatoyant s'était approché d'une chaise et s'était assis. Furet l'avait imité. Quand à Prosper et à Julie, ils restèrent debout, en gens peu disposés à prolonger une conversation.

—Qui vous amène, alors ? reprit assez brutalement Julie.

—Nous venons, mon honorable ami et moi, vous demander si réellement nous vous avons apporté une bonne nouvelle, et si réellement vous êtes entrée en possession d'un héritage. Nous aimons à savoir si notre cliente est satisfaite de nos services.

Julie allait répondre, Prosper lui coupa la parole.

—Satisfaite sans l'être, fit-il d'un air grognon. Elle a touché ; voilà tout !

—Permettez-nous donc de vous rappeler la promesse que vous avez bien voulu nous faire, lorsque nous eûmes l'honneur de vous voir pour la première fois.

—Une promesse ? répéta Julie en regardant son fiancé

ui lui faisait signe de se taire et de lui laisser conduire l'affaire.

—Certainement, belle dame ! Lors de notre entretien, vous avez compris que nous avions droit à des émoluments, à des honoraires, si vous le préférez, dans le cas où nous vous aurions apporté un renseignement exacte ; or, le renseignement était exact, puisque vous avez palpé.

—Elle n'était déjà pas si brillante, l'affaire ! répliqua audacieusement Prosper Martin. Quelques billets de cents francs. C'est à peine si le jeu en vaut la chandelle.

—Nos prétentions se conformeront à la réalité. Un " tant pour cent. " Nous ne demandons rien de plus, mais toute peine mérite salaire.

—Le notaire vous a payé ou vous payera, dit à son tour la jeune fille.

—C'est pour lui que vous travaillez, non pour elle ajoutez Prosper. Ainsi, elle ne vous doit rien. Bonsoir !

—Pardon ! interrompit froidement Furet, qui n'avait pas encore bougé. Mais mademoiselle ne devrait pas oublier dans quelles conditions... malheureuses... nous avons fait sa connaissance.

—Ah ! ah ! vous voulez nous faire " chanter. "

—Et ! le vilain mot ! soupira Chatoyant de son air le plus doux. Nous disons seulement qu'en racontant à Me Ferté que nous avions retrouvé la personne qu'il cherchait, nous ne lui avons pas dit à quel pénible événement nous devons de l'avoir retrouvée.

Julie était devenue pâle, en entendant cette allusion à sa condamnation.

—Ah ! vous faites des menaces ! s'écria Prosper hors de lui. Sortez... et vivement...

Il montrait la porte d'un geste menaçant. Les deux agents se levèrent précipitamment, Furet serrait les poings et paraissait prêt, lui aussi, à quelque acte de violence, étant de tempérament atrabilaire et violent, sous son aspect glauque. Mais Chatoyant, qui n'aimait point les violences, par principes et par prudence, l'arrêta en lui saisissant le bras.

—Est-ce votre dernier mot, mademoiselle ? dit-il.

—Oui, le dernier ! répliqua Julie, dont les yeux sombres avaient pris une expression de colère on ne peut plus menaçante.

—C'est bien ! Pourtant, entre honnêtes gens, on n'a qu'une parole, et chose promise est chose due.

—Je ne donne rien à ceux qui m'insultent, répliqua la jeune fille les dents serrées.

—Vous le prenez de haut, de plus haut que ne vous y autorise votre situation, répliqua Chatoyant. Mais rira bien qui rira le dernier.

Et les deux agents, voyant Prosper s'emparer d'une canne, déposée près d'un fauteuil et s'avancer vers eux, dans une attitude qui ne pouvait laisser aucun doute sur ses intentions peu amicales, ouvrirent vivement la porte et se réfugièrent sur le palier.

Là, Chatoyant s'arrêta une seconde pour lancer un : " Au revoir ! " plein de menaces ; puis, poussant devant lui son acolyte, tous deux s'engouffrèrent dans l'escalier.

—Nous sommes refaits ! grognait Chatoyant tout en descendant l'escalier qu'ils avaient monté, le cœur joyeux et rempli d'espérance.

—Le misérable a levé la canne sur moi, répliqua Furet, lequel, sous l'empire de la colère, avait passé du jaune au vert. Je le retrouverai !

—Patience. “ Ils payeront, et le payeront ! ” As-tu vu, ce toupet ? Quelques billets de cent francs, quand ils ont touché “ cent mille francs ” nets ! S'ils croient que nous n'avons pas nos renseignements et que nous nous serions dérangés si la somme n'en avait pas valu la peine !

Les deux hommes avaient gagné le faubourg Montmartre. Ils entrèrent dans un petit café pour “ étrangler un perroquet ”, suivant leur pittoresque expression, et continuer plus à l'aise leurs doléances.

Furet était redevenu calme et soucieux ; Chatoyant taciturne, contrairement à toutes ses habitudes. Mais les premières gorgées d'absinthe parurent lui rendre son énergie et son entrain.

—Cent mille francs ! répéta-t-il en se penchant vers son confrère ! Une fortune, quoi ! Eh ! bien, moi je te dis que puisqu'ils n'ont pas voulu nous donner une tranche du gâteau, c'est le gâteau tout entier qu'il nous faut.

—Que veux-tu dire ?

—Laisse-moi méditer. J'ai une idée. Leur ingratitude leur coûtera cher, je t'en réponds !

XIV.

Après le départ des agents marrons, Prosper et Julie gardèrent quelques instants le silence. Les derniers mots prononcés par Chatoyant leur avaient causé une certaine impression désagréable, et Prosper, le premier mouvement passé, en était presque à regretter ce qu'il avait fait. C'est qu'en effet, dans la position de Prosper et de Julie, alors qu'on prémidite un de ces actes terribles que la loi réprime et dont l'idée seule, ^{ou, l'idée} toute, leur causait de vagues frissons, il peut être dangereux de se créer inutilement des ennemis.

Ce sentiment, au bout de deux minutes, Julie l'exprima.

—J'ai eu tort ! fit-elle en s'adressant à son fiancé. Et c'est ta faute. Avec un billet de mille francs, je renvoyais ces deux coquins satisfaits, et nous étions sûrs de leur discrétion, tandis qu'à présent, ils sont furieux et chercheront à se venger de façon ou d'autre !

—Bast ! bast ! grommela Prosper d'un air grognon, car il ne voulait pas avouer qu'il pensait de même et regrettait son avarice et sa brutalité. Les mille francs sont encore mieux placés dans ta poche que dans la leur ! Et puis, d'ailleurs, que veux-tu qu'ils fassent ? Que peuvent-ils contre toi ?

—Je ne sais : parler, raconter notre histoire partout où nous irons !

—Qu'ils s'en avisent ! Et puis, que nous importe ? tu as de l'argent. Tu en “ aura ” encore davantage.

—Ce qui est fait est fait ! ajouta Julie en secouant sa tête énergique. N'en parlons plus, agissons maintenant.

—Oui, agissons

—D'abord, je vais quitter ce garni pour n'y plus revenir. Je suis trop connus dans le quartier.

—Tu as raison ; cherche un appartement, non meublé ! La police fourre trop volontiers son nez dans les hôtels... et il vaut mieux que la police t'oublie et te perde de vue.

—Qu'est devenu Désiré ? demanda Julie pensive.

—Je ne sais, mais ce que j'affirme, c'est qu'il est déjà à la besogne. Ce gamin m'étonne toujours, et m'effraie souvent !

—Oui, sa précocité et son habileté sont extraordinaires. Mais il est bien jeune pour une semblable entreprise.

—Eh ! bien, ne suis-je pas là pour le surveiller, pour le

guider ? Ce soir, nous irons, du reste, chez ma mère, rue Rébeval, et nous saurons ce qu'il a fait.

—S'il a fait quelque chose.

—D'ici là, puisqu'il est encore de bonne heure, cherches un appartement. Dans quel quartier ?

—Du côté de la rue Rochechouart, vers l'avenue Trudaine, par exemple. C'est un endroit tranquille et cossu, en même temps. Seulement les loyers y sont chers.

—Ne regardes plus à cela ! ricana Prosper.

En un tour de main Julie fut prête à sortir, et moins d'une heure après, ils avaient trouvé un petit appartement à sa convenance, assez confortable, et qui avait, de plus, cet avantage énorme, pour des gens pressés de s'installer, d'être vacant.

Afin d'éviter qu'on allât aux renseignements, ce qui n'eût fait l'affaire ni d'elle ni de lui, et l'on comprend facilement pourquoi, Julie Verdier paya, séance tenante, six mois d'avance et donna à la concierge un “ denier à Dieu ” plein de magnificence.

Rien ne rassure autant la conscience d'un concierge quelconque. Néanmoins, au moment de libeller la quittance, la concierge ne pouvait éviter de demander quel nom il fallait inscrire.

Julie hésita, un instant.

—Monsieur Martin, “ rentier ! ” s'écria Prosper qui ne perdait pas la carte, et s'appropriait le plus possible la petite fortune de sa future.

Cette formalité remplie, la nouvelle locataire prévint qu'elle amènerait les meubles dans la journée même et pria la concierge de vouloir bien en surveiller au besoin l'installation rapide.

La concierge, flairant un nouveau pourboire, y consentit de grand cœur et reconduisit les deux jeunes gens jusqu'à la porte où, après les avoir salués obséquieusement, comme on salue ceux qui donnent de gros “ deniers à Dieu ”, elle décrocha l'écriteau qui annonçait l'appartement à louer.

Au même instant, par un hasard providentiel, n'est-il pas un Dieu pour les honnêtes gens ? la “ Quille ” et la “ Boule ” débouchaient de la rue Bochart de Saron et s'engageaient dans l'avenue Trudaine, afin de regagner leur domicile personnel sur les hauteurs de Montmartre. Tous deux tressaillirent. Ils venaient de reconnaître Prosper Martin et Julie, prenant congé de la concierge tenant à la main l'écriteau qu'elle avait enlevé.

—Oh ! oh ! fit Furet.

—Tiens ! tiens ! dit à son tour Chatoyant.

—La Belle Julie !

—L'homme à la canne !

—Que diable ! font-ils par ici ? J'y suis ! s'écria Chatoyant, en frappant d'un doigt court et gros son front plat. Elle a loué un appartement !

—Où cela ?

—Là, continua la “ Boule. ” La concierge tient encore l'écriteau,

—Il faudrait s'en assurer, ajouta Furet.

—Attendons qu'ils se soient éloignés et nous prendrons nos petites informations.

Tout en parlant ainsi les deux acolytes suivaient d'un regard qui n'avait rien de bienveillant les mouvements de ceux dont ils voulaient tirer une vengeance que nous connaissons plus tard.

Prosper, qui ne se doutait pas plus que sa compagne de la surveillance dont ils étaient l'objet, car Furet et Chatoyant res-

taient embusqués dans l'angle de la rue Bochart de Saron, Prosper, disons-nous, avait hélé un fiacre et y montait à la suite de la jeune fille, après avoir donné au cocher l'adresse d'un de ces magasins caravansérails, où, en moins d'une heure, on peut se procurer un ménage complet : linge, literie, meubles, bibelots, batterie de cuisine ; plus des vêtements et des chaussures, si on le désire.

Elle voulait compléter son installation, le jour même, ayant hâte de quitter l'hôtel garni où elle avait connu la misère, et qui ne rappelait que les plus tristes souvenirs de son existence agitée et précaire.

Dès que le fiacre eut tourné le coin de la rue des Martyrs, Chatoyant se dirigea seul vers la maison d'où étaient sortis Prosper et Julie.

— Pardon, madame, dit-il à la concierge, n'est-ce pas ici que demeure mademoiselle Julie Verdier.

— Julie Verdier ? Connais pas ! répliqua la concierge d'un ton bourru. Nous ne logeons pas de demoiselles ! C'est une maison honnête ici, et le propriétaire ne souffrirait pas...

— Excusez-moi donc, madame, répliqua Chatoyant avec son plus aimable sourire ; je me serai trompé de numéro.

Et il sortit du pas majestueux qui distingue les hommes tout à la fois trop gras et trop petits.

— Eh bien ? demanda Furet, lorsqu'ils se trouvèrent de nouveau réunis.

Eh bien ! ils n'ont pas loué là ; où, s'ils y ont loué, ce n'est pas sous le nom de la douzelle.

— Alors ce serait sous le nom de Prosper Martin.

— Peut-être.

— Rien de plus facile à savoir. Dans une heure, j'irai demander après monsieur Martin, répliqua Furet. De la sorte, le concierge ne pourra concevoir aucun soupçon, ni nous signaler à ce coquin !

En effet, une heure après, Furet s'introduisait dans la loge du no. 13 bis de l'avenue Trudaine, et disait à la concierge, de sa voix de fausset, avec son air le plus lugubre :

— Je désirerais parler à M. Prosper Martin.

— Monsieur Martin, "rentier ?" répondit la portière devenue affable, dès l'instant où il s'agissait d'un locataire payant six mois d'avance et donnant des "deniers à Dieu" exceptionnels.

— Rentier, oui, c'est cela.

— C'est bien ici, mais ils n'ont pas encore emménagé. On doit seulement apporter les meubles dans la journée. Je pense que vous les trouverez ce soir. Si vous voulez me laisser votre nom.

— Inutile. Merci bien. Je reviendrai demain. Aujourd'hui, cela les dérangerait.

— Ça y est ! dit-il, en rejoignant Chatoyant. Ils ont loué au no. 13 bis. Ils y emménagent aujourd'hui même.

— Merci, mon Dieu ! ricana Chatoyant, en frottant joyeusement l'une contre l'autre ses larges pattes. Nous connaissons le gîte, le gibier ne nous échappera pas !

XV.

Pendant que ces petits événements s'accomplissaient à Paris, Désiré ne perdait pas son temps à Saint-Maur-des-Fossés.

Nous l'avons laissé au milieu du jardin de la maison abandonnée, au moment où il se demandait si la dite maison, moins abandonnée qu'elle n'en avait l'air, n'offrait pas son abri à quel

que locataire gênant pour les dessins du nouveau venu, lesquels exigeaient la plus grande solitude pour aboutir à bien.

Or, les traces de passage, maintenant, se multipliaient autour de lui ; et, en les suivant avec la sagacité d'un Indien du Nouveau-Monde, il arriva devant un soupirail qui devait donner de l'air et du jour à quelque cave. Le soupirail était fermé de barreaux de fer qui semblaient solides.

— Quelqu'un habite ici, cela est certain, se dit Désiré. Mais par où passe-t-il ? Ces barreaux paraissent intacts !

Tout en disant cela, l'affreux gamin portait la main sur l'un d'eux. A la première poussée, il sentit que le barreau avait été descellé et qu'il serait très facile de le faire sortir de son alvéole.

— Voilà la porte d'entrée ! pensa-t-il, avec un mouvement de joie.

Alors tirant doucement à lui le bienheureux barreau, de façon à l'enlever sans faire de bruit, il passa la tête par l'ouverture et regarda. D'abord il ne vit rien. Mais dès que ses yeux se furent habitués à l'obscurité relative qui régnait dans le sous-sol, il reconnut que c'était une cave, ainsi qu'il l'avait prévu ; qu'elle était peu profonde et qu'elle devait être vide.

— Au petit bonheur ! murmura-t-il. Il faut que je sache de quoi il retourne, avant de m'aventurer davantage.

Aussitôt, se laissant glisser par l'ouverture, les jambes les premières, il sauta sur le sol humide du caveau. Il ne s'était pas trompé ; le caveau ne recelait aucun habitant. Mais, dans le mur, en face, grâce à la pâle lueur qui pénétrait du dehors, il aperçut une porte, vers laquelle il se dirigea sans bruit et qui céda au premier effort de sa main. C'était évidemment une sorte de réduit ; mais l'obscurité y régnait.

Désiré ne se troublait pas pour si peu. Une allumette frottée vivement sur son pantalon lui procura la lumière nécessaire pour apercevoir divers objets qui lui firent pousser une exclamation de surprise.

— Oh ! oh ! malheur ! quelqu'un couche ici ! murmura-t-il avec une inquiétude contenue. Il y a déjà un locataire ! Inspectons le mobilier.

Une seconde allumette, qui dura un peu plus que la première, lui permit de remarquer un tas de paille sur laquelle se voyait encore l'empreinte d'un corps ; à côté, un paquet de hardes et une bouteille dans le goulot de laquelle on avait placé un bout de bougie.

— Bien ! fit Désiré, voilà le gaz !

Il alluma la bougie et prit la bouteille à la main.

— Je vais pouvoir visiter l'immeuble, sans crainte de me démolir un "abatis." Le locataire est absent, il est peut-être à déjeuner, à moins qu'il ne soit à travailler. Soyons indiscret jusqu'au bout. Voilà le lit... de la paille presque neuve... Ce mouchoir-là, c'est l'armoire au linge ; il ne doit pas y avoir "gras." Qu'est-ce que c'est que ça ? Un paletot en drap. Ça m'irait comme un gant... Deux mouchoirs et des chaussettes. C'est un particulier cossu que ce locataire-là. Un calepin et un porte-monnaie. Voyons la caisse. Vingt, trente, quarante, cinquante francs en or. Quatorze francs cinquante en monnaie blanche. C'est un capitaliste. Ce qui est bon à prendre est bon à garder.

Sur le point de mettre le porte-monnaie dans sa poche, il se ravisa, n'éanmoins, et le replaça sur le mouchoir contenant les effets qu'il avait dépliés. Alors il examina le calepin et l'ouvrit à la première page. C'était un livret. Il portait cette indication : "LIVRET D'OUVRIER appartenant à PIERRE HENRY, fils de

père et mère inconnus, élevé à l'hospice des Enfants trouvés, sous le No. matricule 15,049."

—Pierre Henry ! Je connais ce nom-là.

Et il se mit à interroger ses souvenirs pour se rappeler où et comment il pouvait bien avoir connu le particulier qui répondait à ce vocable.

—Ah ! fit-il tout à coup en se frappant le front ; ça doit être un "gosse" qui était domestique chez un marchand de la rue Rébeval. Nous avons joué ensemble. Oui, oui, je ne me trompe pas ! En feuilletant plus attentivement les pages du livre, il vit, en effet, un certificat du patron de la maison dont il parlait.

Un autre certificat suivait. Il était signé du comte de L... et établissait que Pierre Henry avait été employé aux écuries d'entraînement du parc de Saint-Maur. La date était de quelques jours auparavant.

—C'est bien celui que je connais, se dit Désiré. Qu'est-ce qu'il fait ici ? Voilà un voisin gênant. Ne touchons à rien pour ne pas éveiller ses soupçons. La maison est assez grande pour loger deux locataires. Il a choisi le sous-sol, moi, je prends les combles. S'il devient encombrant, nous verrons !

Désiré remit tout en place, noua le mouchoir avec beaucoup de soin, prit la bougie et chercha une issue conduisant aux étages supérieurs.

Une porte au bas d'un escalier aboutissait au rez-de-chaussée, qu'il eût gagné en quelques enjambées. L'intérieur était aussi délabré que l'extérieur. Les papiers de tenture tombaient en loques. Ça et là, de larges plaques de moisissure. Aucun meuble. Rien d'insolite ne le frappa.

Le premier étage avait le même aspect que le rez-de-chaussée. Dans les mansardes, il trouva une pièce éclairée par deux fenêtres aux vitres brisées et dont les jalousies étaient à peine soutenues par des gros clous rouillés. Il s'approcha d'une des fenêtres et se mit à examiner le dehors, mais aussitôt il tressaillit et se retira instinctivement en arrière dans la crainte d'être aperçu. Il venait de découvrir tout le jardin du couvent, dont la façade se dressait devant lui.

—D'ici, pensa-t-il, en se rapprochant de nouveau, je verrai tout ce que je veux voir. Il s'agit seulement de n'être pas dérangé par les indiscrets.

—Tiens, v'là la demoiselle. Je la reconnais. La belle Jeanne d'Esparre ! Avec qui se promène-t-elle ? Elle n'est pas mal, la blonde qui lui donne le bras. Elles ont l'air de se confier des secrets. Défense d'écouter, c'est trop loin pour entendre. Nous verrons plus tard. Je n'ai pas de temps à perdre en ce moment. L'ouvrage presse. Je travaille aux pièces. Je ne trouverai jamais mieux que ce logement. Faisons élection de domicile ici. Seulement, ne passons pas par la même entrée que le gêneur du dessous. Je n'aime pas que les voisins m'entendent rentrer ou sortir.

Ayant ainsi raisonné, Désiré descendit au rez-de-chaussée. La porte qui donnait sur le perrou du devant n'avait plus de vitres. Il fit jouer la targette qui retenait la porte-persienne, l'ouvrit pour s'assurer qu'elle ne faisait pas de bruit, et laissa ensuite les deux battants l'un contre l'autre. Il eut soin d'aller remettre la bouteille et la bougie dans la cave, replaça le barreau dans son alvéole, et, après avoir secoué son pantalon couvert d'une poussière grââtre, il sortit de la maison, évitant de laisser des traces de son passage. Personne dans la ruelle.

—Maintenant, retournons à Paris, se dit-il. Il me man-

que un tas d'ohoses que je ne puis me procurer que là ! A cinq heures vingt minutes, je ne prendrai le train. C'est "l'express". Je serai à Paris à six heures moins dix, à Belleville à six heures et demie. Je pourrai être de retour ici à neuf heures. C'est un peu tard. Bast ! le "pipelet" ne me fera pas payer l'amende !

Avec Désiré, ainsi qu'on a pu le constater déjà, l'action suivait de près la résolution. Aussi, sans perdre une minute, sortant de la maison où il venait d'établir son domicile provisoire, se dirigea-t-il vers la gare, par la rue du Pont-de-Créteil.

A peine avait-il fait vingt pas dans cette rue que son œil pâle, toujours aux aguets, se fixa sur un gamin à peu près de son âge, qui s'avançait à sa rencontre. Ce gamin fort maigre, à l'air chétif des êtres qui ont pâti depuis leur naissance et lutté trop tôt avec des moyens trop faibles pour la conquête de l'existence au jour le jour, marchait d'un pas lent et fatigué. Une cotte et un bourgeron bleus, sales et rapiécés composaient son costume et achevaient de lui donner un aspect misérable.

Désiré, sans relâcher sa marche, l'examinait avec attention. Cette figure, cette démarche traînante, ne lui étaient pas inconnues. Où diable les avait-il vues ?

Au moment même où il se posait ce point d'interrogation, le gamin, qui ne se trouvait plus qu'à quelques pas de lui, s'écria tout à coup d'une voix éraillée :

—Tiens ! Désiré Martin !

—Pierre Henry ! répondit Désiré, retrouvant ses souvenirs.

—Comme tu vois ! Qu'est-ce que tu fais par ici ?

Les deux camarades s'étaient arrêtés et se considéraient d'un œil curieux et quelque peu défiant.

—Moi, je suis en course, pour des cousins de la mère. Mais, toi, est-ce que tu demeures dans le pays, à présent ?

—Oui, j'y travaille.

—Où ça ?

—Au bord de l'eau.

—A quoi ?

—Ah ! tu sais, c'est pas grand'chose de bon ! J'attends une place chez un éleveur de volailles, à Créteil. Je dois y entrer dans huit jours. D'ici là, je boulotte, en donnant un coup de main dans les bateaux. puis, je vends des asticots aux pêcheurs. Veux-tu que je t'offre un verre ? ajouta-t-il.

—Merçi, mon vieux ! répliqua Désiré qui ne se souciait pas d'être vu en la compagnie de Pierre Henry. Je croyais que tu t'occupais des chevaux.

—Oui, mais j'as reçu un coup de pied, ça m'a dégoûté du métier ! Me v'là boiteux pour le restant de ma vie. Comme c'est gai !

—T'as pas de veine ! Et où demeures-tu ?

—Dans un hôtel, à la Croix-Souris. J'ai là une chambre en attendant ma place.

—Eh bien, j'irai t'y voir, quand je repasserai ici, mais je te quitte. Le train va partir. Allons, bonne chance !

Les deux gamins se séparèrent.

—Blagueur, va ! se disait Désiré en gagnant la gare. Une chambre à l'hôtel... as-tu fini ! Je la connais ta chambre ! un chanil dans une cave ! c'est l'avarice qui le tient. Ça me serait égal, s'il ne me gênait pas.

Un affreux rictus plissa les lèvres minces de Désiré, tandis que ses yeux ronds aux paupières de reptile s'éclairaient d'un feu menaçant.

—Après cela, grommela-t-il, sans pis pour lui, s'il me gêne !

Et il commenta ses paroles, son rire et son regard, par un geste qui eût fait trembler Pierre Henry, s'il avait pu le voir.

A six heures et demie, suivant ses prévisions, Désiré était à Bolleville, rue Rébeval, et entra chez la mère Martin, où il trouvait Prosper et Julie.

XVI.

On comprends quelle était l'impatience de Prosper et Julie. Que devenait Désiré ? Qu'avait-il fait ? Aussi étaient-ils arrivés de bonne heure chez la mère Martin, fort inquiète elle-même de la longue absence de son fils préféré.

Bien qu'elle n'eût pas entendu la fin de la conversation tenue entre les trois complices, la vieille femme était trop avisée et trop vicieuse elle-même, trop dévorée du désir de s'approprier l'argent d'autrui par des moyens quelconques, pour n'avoir pas deviné en partie la suite de l'entretien et la conclusion à laquelle il avait conduit, étant donné les prémisses.

Néanmoins, elle était trop rusée aussi pour exprimer tout ce qu'elle pensait, et il lui convenait assez, si l'on devait accomplir quelque acte terrible pour s'emparer de la fortune de mademoiselle d'Esparre, de paraître n'en pas savoir trop long. Elle n'avait pas l'audace du crime ; mais pourvu qu'on ne lui demandât pas une complicité directe et compromettante, et qu'il lui restât la possibilité de nier, le cas échéant, elle consentait volontiers à y prêter les mains tacitement, et à en tirer un bénéfice.

Avant d'aller chez la brocanteuse, Prosper et Julie avaient terminé leurs emplettes, et le logement retenu par eux dans la matinée, avenue Trudaine, devait être prêt à les recevoir pour la nuit.

Louise Martin accueillit fort bien Julie Verdier ; maintenant qu'elle avait de l'argent comptant et des... "espérances", pour quelle raison lui eût-elle gardé rancune ? Néanmoins, l'absence de Désiré la préoccupait visiblement.

— Je ne sais ce que vous avez comploté ensemble, hier au soir, leur disait elle, et je n'ai pas besoin de le savoir. Mais vous avez eu tort de fourrer le gamin dans vos manigances. Si intelligent qu'il soit, ce n'est tout de même qu'un morveux, et s'il lui arrivait malheur, je ne m'en consolerais jamais ! Où est-il, à présent, ce moutard ?

— De quoi ? Un moutard ! s'écria une voix enrouée.

C'était Désiré qui entra. Il sauta au cou de la vieille Louise Martin, tout en ajoutant :

— Un moutard ! possible ! mais qui a fait plus de besogne aujourd'hui qu'un homme n'en eût fait en huit jours.

Puis, s'arrachant aux caresses de la brocanteuse, Désiré tendit la main à Prosper, et se pencha vers Julie, qui l'embrassa sur le front, petite familiarité qui amenait toujours un peu de sang à ses pommettes saillantes et habituellement jaunâtres.

— Alors, il y a du nouveau ! demanda vivement Prosper.

— Oui, oui, pas mal. Ou je suis le dernier des imbéciles, ou avant dix jours, ma n'zelle Julie sera le plus beau parti de France et de Navarre.

— Que veux-tu dire ?

— Ça ! ça ! ça ! Nous avons le temps. — Mais avant de causer, fermes les portes. C'est sérieux, Et puis j'ai faim !

Nous l'attendions pour dîner, mon chérubin, fit aussitôt Julie de sa voix la plus câline.

— Alors à table ! Nous parlerons en cassant une croûte.

— C'est étonnant comme ça creuse, l'air de la campagne, ajouta le gamin sur ses risements goguenards.

La table fut mise en un clin d'œil par madame Martin, aidée de la jeune fille, dont elle acceptait maintenant les petits services, ce qui était bien de sa part la plus grande preuve de sympathie, et nos quatre convives s'installèrent après avoir soigneusement constaté que nul ne pourrait entendre les paroles qui allaient s'échanger.

Désiré se jeta sur la nourriture en véritable affamé, et chacun respecta cet appétit formidable où l'on voyait la preuve parlante d'une journée activement employée à assurer le succès de l'entreprise... délicate dont le gamin avait assumé la principale responsabilité.

— Excusez, si je me dépêche ainsi, dit enfin Désiré. Mais je suis pressé. Je retourne ce soir même à Saint-Maur-des-Fossés.

— A Saint-Maur ! s'écria Prosper. Tu en viens donc ?

— Tu l'as dit, grand frère. C'est là que j'ai passé ma journée... sur les talons de mademoiselle d'Esparre.

— Mademoiselle d'Esparre ! répéta Julie. Elle n'est donc pas à Paris ?

— Elle y était, ce matin ; elle n'y est plus, ce soir. Elle est retournée à son pensionnat.

— Eh bien, et le mariage ? Est-ce qu'il est rompu, manqué !

— Le mariage a lieu dans un mois. Seulement...

— Seulement quoi ! Explique-toi donc, gamin ! s'écria Prosper très intrigué, pendant que Julie, pâle et froide, étudiait le visage de Désiré, pour tâcher d'y lire la vérité exacte.

— Seulement, « votre sœur », ricana l'affreux gamin, doit passer une quinzaine de jours, les derniers de sa vie de demoiselle près des Bonnes Sœurs, qui lui ont confectionné son éducation comme on dit dans le beau monde !

— Dans quel but ? Je ne comprends pas ! fit Julie pensive.

— Que nous importe ? répliqua Désiré. Elle est à Saint-Maur, et elle y est seule, puisque son tuteur est retourné à Paris. Voilà l'intéressant pour nous, et l'utile pour nos projets !

— Comment as-tu su cela ?

— Cela, et bien d'autres choses. Je suis un malin, moi ! Vous allez voir ! Vous allez voir ! D'abord, il fallait conduire la demoiselle, n'est-ce pas ? puis savoir l'époque fixée pour le « matrimonium » ; ce qu'elle faisait, où elle allait, si elle était surveillée, gardée de près ; s'il y avait moyen de l'aborder et de flairer l'odeur de ses "monacos." Eh bien, je suis renseigné. Je sais presque tout ce que je voulais savoir.

Alors, avec une clarté prodigieuse, malgré l'abondance des détails, Désiré Martin raconta à ses auditeurs surpris ce qu'il avait fait depuis sa visite à l'hôtel garni de la cité Bergère.

Tous l'écoutaient avec une attention profonde. Louise Martin ne se lassait pas de contempler son fils chéri, et d'admirer son habileté. Prosper et Julie eux-mêmes ne pouvaient s'empêcher de rester stupéfaits devant l'aplomb et la précocité de ce petit malheureux qui venait d'avoir quatorze ans.

— Non de Dieu ! où va-t-il trouver tout cela ? fini par s'écrier Louise Martin, qui reconnaissait son sang !

— Tu en verras bien d'autres, la mère, et avant peu ! murmura le gamin.

— Eh ! bien ! ma n'zelle Julie, êtes-vous contents de moi ? demanda-t-il en s'adressant à la jeune fille d'un air de vanité triomphante.

— C'est merveilleux ! Mais je ne veux pas que tu t'exposes ainsi !

Elle n'en pensais pas un mot. Seulement, elle jugeait bon d'indiquer une tendre sollicitude dont elle savait d'effet certain sur cet enfant vicieux qu'elle avait en partie deviné.

— Oh ! laissez-moi faire ? répondit-il vivement ; d'abord « ça m'amuse, » et puis on se défie pas de moi. Je ne perdrai pas un seul de mes cheveux, là où vous perdriez la tête, vous autres.

Louise Martin et Julie eurent un frisson, et Prosper pâli en attendant cette allusion au sort qui pouvait les atteindre, en cas d'insuccès dans les sinistres projets arrêtés entre eux.

— J'ai commencé, je continuerai ! ajouta le fils chéri de la brocanteuse. Si j'ai besoin d'un coup d'épaule, il sera toujours temps de vous faire signe.

— Et le comte de Noiville ? fit Prosper. Que devient-il ? Ne crains-tu pas qu'il te surveille et ne découvre quelque chose de tes allées et venues ?

— En v'là un qui n'est pas « mariolle ! » ricana Désiré. Je le connais maintenant. Pas fort le bourgeois. Je me charge de le rouler. Et puis, vous savez, la demoiselle se marie à contre-cœur. Elle a un amoureux, j'en suis sûr, et je me figure qu'elle n'est allée à Saint-Maur que pour revoir le tourtereau avant le « conjungo. »

— Diable ! grommela Prosper. Un amoureux... Il veillerait sur elle de son côté, et cela pourrait compliquer les affaires !

— Cela pourrait aussi être utile ! pensa Julie, qui garda sa réflexion pour elle.

— C'est pour cela qu'il faut avoir l'œil, répliqua Désiré, et ne pas perdre une minute.

— Que comptes-tu faire ?

— Cela dépendra des circonstances. En attendant j'ai trouvé un observatoire dans une maison à vendre. La baraque n'est pas cossue, mais je n'ai pas voulu exiger de réparations. Par les fenêtres, je plonge dans les plus petits recoins du jardin du couvent. J'ai déjà vu la sœur de Julie qui se promenait avec une pensionnaire, une blonde, pas mal, mais je n'aime que les brunes !

Il glissa un regard sournois du côté de la jeune fille, qui voyait tout, lui sourit de ses dents blanches.

— Mademoiselle d'Esparre, reprit le gamin, avait l'air d'un saule pleureur. L'autre se démenait comme une guêpe dans du vinaigre. Par exemple, je n'ai pu entendre ce qu'elles se disaient, ces deux colombes ! Mais, s'il faut les entendre, on les entendra !

— Prends garde ! fit Prosper, qui devenait très-sérieux. La moindre imprudence pourrait tout compromettre !

— As pas peur ! répliqua le petit voyou rayonnant de vanité et se rengorgeant sous le regard de Julie, qui, pour rester silencieuse, n'en prenait pas moins sa part, et peut-être la plus active, au conciliabule.

— Non ! non ! dit tout à coup Louise Martin, en fondant en larmes, ce qui lui arrivait volontiers à la fin de ses repas trop bien arrosés, et en prenant son benjamin dans ses bras. Non, tu ne retourneras pas à Saint-Maur-des-Fossés ; s'il t'arrivait malheur, j'en mourrais !

— Voyons, voyons, la mère, répondit Désiré se dérobant à ce déluge ; ne te transforme pas en fontaine Wallace. A quoi que ça sert ? Faut bien risquer un peu pour « piger » trois millions !

— Mais si on te « chagrine, » pauvre petit ! Si tu es pincé !

— Pincé, moi ! Ça ne serait pas à faire ! Je veux que tu deviennes rentière. Tu lâcheras le brie-à-brac : tu coucheras dans un lit d'acajou, tu iras en fiacre tous les jours, si ça te

convient, tu auras de l'or gros comme toi. Alloas ! éponge te larmes, et laisse-moi faire. Puisque j'te dis que ça m'amuse, et que je réponds du succès !

XVII.

— L'adorable enfant ! murmura Louise Martin, dont les yeux se séchaient à mesure qu'elle entrevoyait mieux la part de jouissances qui lui reviendrait personnellement, si l'entreprise réussissait ; entreprise qu'elle évitait d'approfondir et sur laquelle elle ne posait aucune question indiscrette.

— Je répond de la casse ! répliqua encore Désiré de son accent traînard et gouailleux.

Du reste, pour ne point réveiller les craintes de sa mère et ne pas inquiéter non plus Prosper et Julie, il se garda bien de dire qu'il y avait un autre locataire dans la maison de Saint-Maur-des-Fossés. Il ne souffla donc pas mot de sa rencontre avec Pierre Henry, sentant qu'il y avait là un réel danger, et se réservant toute sa liberté d'action, à cet égard, tant qu'il ne mettrait personne dans sa confiance.

Le dîner était fini. Désiré se leva.

— Où vas-tu ? demanda la mère. Est-ce que tu nous quittes déjà ?

— Je vais prendre les hardes qui me sont nécessaires pour un séjour qui peut se prolonger. J'aime mes aises, moi ?

Et grimpa lestement l'escalier qui conduisait à sa chambre, il y fit, en un tour de main, un paquet de vieux effets rapiécés, auxquels il joignit une mauvaise paire « d'espadrilles, » une chemise de rechange et une casquette. Puis il enveloppa le tout dans une petite couverture de laine.

— Décidément, c'est un déménagement ? s'exclama Prosper, en le voyant redescendre son paquet à la main.

— Tiens ! pourquoi que je me refuserais quelque chose ?

Il plaça son paquet sur une chaise, prit une bougie et passa dans la boutique où se trouvaient des monceaux de vieux outils de toutes sortes : limes, rabots, tire-points, hachette, vieille serrures et clefs dépareillées. D'un rapide coup d'œil, il avisa un tire-point rouillé, mais solidement emmanché, et un trousseau de clefs. Le tout disparut dans son paquet.

— Que veux-tu faire de cela ? demanda Prosper, qui l'avait suivi dans la boutique en lui montrant les clefs.

(A CONTINUER.)

Commencé le 13 Décembre 1883—No. 207.

INFORMATIONS — Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit :—Un an, \$1.00; six mois, 50 cents, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus.

Aux agents : 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Sur réception du prix, nous expédierons tous les numéros parus depuis le 1er juillet 1880, et les files complètes (brochées) des années 1881, 1882 et 1883, aux conditions ci-haut mentionnées.

Voici maintenant le sommaire du *Feuilleton Illustré* depuis sa fondation (1er janvier 1880), et que nous fournirons sur demande :

PREMIERE ANNÉE, 1880—*Le Colporteur Basile, La Duchesse de Nemours, Les deux Frères, Le Grand Vasque, Le Percepteur de Marsay, Sauvé par un Violon, Souvenir d'un Jurd, Conte Normand, Gauloiseries honnêtes.* — Les premiers numéros de cette année sont épuisés ; mais à l'exception des deux premiers ouvrages mentionnés, nous pouvons fournir tous les autres au complet.

DEUXIEME ANNÉE, 1881—*Les Aventures du Capitaine Vatan, Une Dame de Pique, Un Echappé de la Bastille ou Exilé l'Empoisonneur.*—Ce dernier roman se termine en 1882.

TROISIEME ANNÉE, 1882—*Une Vengeance de Peau-Rouge, Un Echappé de la Bastille ou Exilé l'Empoisonneur (suite et fin), La grande Halle, La Demoiselle du Cinquième, Le Testament Sanglant, La Fille de Marguerite.*—Ces deux derniers romans se terminent en 1883.

QUATRIEME ANNÉE, 1883—*La Fille de Marguerite et Le Testament Sanglant (suite et fin), Les Dramas de l'Argent, Les Meurtres de l'Hérétique.*—Ces deux derniers romans se terminent en 1884.

MORNHAU & CIE, EDITEURS,
17 rue Ste-Thérèse, Montréal
Mars 1886, N. de P.